

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le fantastique dans la littérature québécoise pour la jeunesse

Simon Dupuis

Volume 14, Number 3, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, S. (1992). Le fantastique dans la littérature québécoise pour la jeunesse. *Lurelu*, 14(3), 4–10.

LE FANTASTIQUE dans la littérature québécoise pour la jeunesse

par Simon Dupuis



illustration : Dominique Jolin

Derrière la porte: le fantastique

D'entrée de jeu, l'enfant est favorablement disposé à l'émerveillement qu'offre le récit. Que ce soit par la magie des contes de fées que lui narre son grand-père ou encore par l'univers magnifique qu'il découvre en lisant ses premières BDs, il est sollicité de toutes parts par l'évasion vers ce monde attrayant que lui propose la lecture.

Tout jeune, il ne discernera pas la limite entre le réel et l'imaginaire. Que les arbres sagement conversent avec les oiseaux perchés sur leurs branches, que des tortues courent dans le but de battre au fil d'arrivée d'irresponsables lièvres ne le surprend guère plus que d'entendre son ourson en peluche lui demander de le serrer fort dans ses bras. Son esprit animiste lui fera même organiser des fêtes grandioses pour célébrer l'anniversaire de sa poupée. Quelle insouciance, quel bonheur lorsque le merveilleux cohabite incognito avec le réel!

Un peu plus vieux, lorsqu'il sera intellectuellement plus éveillé, lorsque la raison aura implanté ses racines dans son esprit, la naïveté laissera graduellement place à l'incrédulité, à la remise en question de certains faits établis.

Mais, curieusement, la possibilité de le captiver par des récits invraisemblables ne s'en voit qu'accrue. Il peut effectivement sembler étonnant qu'un jeune lecteur désormais raisonnable puisse se laisser fasciner par une impossible histoire de fantômes. Ne lui a-t-on pas répété, nuit après nuit, que les elfes, les dragons, les vampires, les monstres à huit têtes, les démons et autres chimères n'existent pas et que ce qu'il voit dans son garde-robres, menaçant et effrayant, n'était en fait que son chandail de Bart Simpson, suspendu à un cintre.

Il peut alors paraître paradoxal que, si on craint seulement ce qu'on ne comprend

pas, l'enfant, en vieillissant et en accumulant des connaissances, porte un intérêt croissant pour les phénomènes paranormaux dont il connaît pertinemment l'invraisemblance. Cette obstination à explorer l'inadmissible relève probablement de l'éveil de la faculté maîtresse du développement de l'intelligence, la curiosité.

Non pas que l'enfant de trois, quatre ou cinq ans ne soit pas curieux. Bien au contraire. Mais, à cet âge, il aura expressément recours à la science de maman, de grand-papa ou de tonton Roland dès qu'un problème, une crainte ou un mystère se dresseront, incontournables, devant lui.

Or, à l'âge de dix ans environ, l'enfant tentera de tisser lui-même une ébauche de réponse aux questions que lui pose, par exemple, le roman qu'il lit. «Le fantôme du manoir est-il réel ou bien n'est-il qu'une hallucination du héros à l'imagination

exacerbée?» «Qui cherche ainsi à effrayer la pauvre Nadia? À moins que les bruits de chaînes ne soient en vérité une manifestation du spectre dont fait mention la légende des hommes du village?...»

Dès que le jeune lecteur a atteint une certaine maturité, dès qu'il se questionne lui-même sur la nature des événements rapportés dans le récit, arrive sur une musique de grincements de portes et de hurlements de loups l'univers déconcertant de la littérature fantastique. Dès que le jeune lecteur n'accepte plus d'emblée le merveilleux, le surnaturel comme explication aux phénomènes troublants qui sont venus secouer le monde naguère paisible du héros, il pénètre à ses risques et périls dans le registre inquiétant des maîtres de l'épouvante.

Cette épouvante, les auteurs de notre corpus ont su la créer à différents degrés. Certains ont plongé dans le fantastique traditionnel de plain-pied, n'ayant rien à envier aux maîtres du genre du siècle dernier, les Poe, les Hoffmann, les Maupassant et autres dresseurs de cheveux sur la tête. D'autres n'ont sans doute jamais songé à produire une œuvre dite fantastique et seront peut-être les plus surpris de voir leur roman faire partie de notre corpus.

Il sera donc intéressant de découvrir comment les auteurs québécois qui consacrent leur talent et leurs écrits à la jeunesse traitent le fantastique dans leurs œuvres respectives et de déterminer également quels sont les thèmes, les personnages qu'ils chérissent plus particulièrement. Nous tenterons finalement d'établir un dénominateur commun à toutes ces œuvres – notre corpus en compte vingt-deux – rassemblées sous l'étiquette, plus ou moins justifiée pour certaines, de romans fantastiques.

Par fantastique, je m'en tiendrai à la définition de Tzvetan Todorov, qui le situe entre le merveilleux et l'étrange. Selon Todorov, pour que le fantastique soit, il faut qu'il y ait une hésitation, une indécision entre ces deux pôles dans l'esprit du lecteur. Dans le fantastique, l'irrationnel sur lequel est fondé le merveilleux n'est pas présenté comme l'explication absolue et définitive aux phénomènes extraordinaires. Le doute doit donc persister et laisser le lecteur perplexe.

Cette définition, aussi rigoureuse et restrictive soit-elle, n'empêche pas, à mon avis, d'inclure dans notre corpus des œuvres qui, si elles ne respectent pas nécessairement la convention établie, n'empruntent pas moins au genre fantastique certains éléments, que ce soient des thèmes ou des personnages caractéristiques.

Du merveilleux

C'est précisément le cas de quatre romans de notre corpus. Le premier, *Les mémoires d'une sorcière* de Suzanne Julien, raconte le difficile apprentissage de Maléfice, une jeune sorcière, dont le manque de mémoire lui cause toutes sortes de complications. Elle a, outre ses dons de sorcière, celui de s'empêtrer dans des situations embarrass-



santes en récitant à l'envers ses formules magiques. Ces lapsus incantatoires ont pour effet de plonger l'apprentie sorcière dans de folles aventures qui feront bien rigoler les plus jeunes. L'auteur décrit des sorcières inoffensives et banalise le côté mystérieux ou occulte de la magie noire.

Le roman de François Gravel, *Corneilles*, se distingue du précédent par le fait qu'il offre au lecteur une intrigue continue. Tandis que le texte de Suzanne Julien est présenté sous la forme de mémoires, celui de Gravel raconte l'histoire d'un jeune garçon qui, grâce au concours d'un groupe de vieilles et hideuses sorcières, se métamorphose en détestable corneille pleine de mauvaises intentions. Le héros voit alors dans la métamorphose de son corps des possibilités infinies de goûter au fruit défendu de faire tout le contraire de ce qu'on attend d'un garçon bien élevé. Ainsi, sous la forme d'une corneille, pourra-t-il insulter les gens, se rouler dans la boue et ne pas se laver, et surtout, assouvir sa soif de vengeance contre tous ceux qui le bafouent. *Corneilles* concrétise le rêve de tout enfant : explorer l'interdit en éliminant tout sur-moi, toute conscience modératrice.

Dans *Tobi et le gardien du lac* de Carole Champagne, le curieux petit Tobi, en dépit des avertissements de son grand-père, succombe à la tentation d'aller errer autour du lac, rempli de secrets. Tobi est alors entraîné dans une vague d'aventures par une nymphe, Léa, qui lui fait découvrir les mystères du monde sous-marin. Ici, comme dans les deux romans précédents, le merveilleux prédomine et jamais ne remet-on en question la vraisemblance des événements extraordinaires qui surviennent dans le lac. Mais dans l'imagination d'un enfant, il s'en faut parfois de peu pour que la réalité se teinte de merveilleux.

Comme quatrième et dernier roman se situant en marge de la définition de Todorov, nous retrouvons *La tête de Line Hôte* de Jasmine Dubé. Cette œuvre a parfois les apparences d'un beau poème en prose pour enfants plutôt que celles d'un récit fantastique. Roman plein de délicatesse où l'humour savamment calculé fait appel à la

sagacité du jeune lecteur, ce bijou littéraire regorge de rebondissements et de déroulantes coïncidences. Coïncidences, ou plutôt mauvais sort? Cet élément de doute, s'il relève du fantastique, n'est soulevé hélas que brièvement comme hypothèse et n'est guère davantage développé. Quant à l'aspect des animaux qui parlent, nous ne pouvons l'associer au fantastique car il est presque inhérent à la littérature pour la jeunesse.

Bien que les romans de Julien, de Gravel, de Champagne et de Dubé ne peuvent être rattachés au fantastique pur, j'ai cru devoir les inscrire dans le corpus du fait qu'ils effleurent le genre, soit en misant sur l'indécision du lecteur (Dubé), soit en empruntant des personnages types du fantastique (Julien, Gravel et Champagne). La raison pour laquelle les œuvres de ces derniers ne s'inscrivent pas dans le fantastique est que l'existence des sorcières, des nymphes, des ondins ou des gnomes n'est jamais remise en question. Ces êtres surnaturels sont présentés comme faisant partie du monde au même titre que les chiens ou les orchidées. L'irrationnel est donc ici donné comme un possible auquel chacun doit croire d'emblée.



De l'aventure fantastique

Certains auteurs ont par ailleurs entrepris d'écrire des romans d'aventures en incorporant en arrière-plan des éléments du fantastique.

Alain Marillac, par exemple, dans *La nuit des Hougans*, fait intervenir son héros, Dan Rixes, dans une bataille à saveur politique qui secoue Haïti. Cet aventurier invincible, sorte d'illusionniste à la David Copperfield, a la lourde tâche de déloger Coilé, le vil sorcier qui, par la répression, contrôle le peuple haïtien et le lèse dans ses droits légitimes. Une guerre des pouvoirs est donc déclarée entre cet agent secret québécois et le sorcier tant redouté. Prévisible longtemps à l'avance, ce roman saura peut-être plaire davantage aux amateurs de romans d'aventures qu'à ceux de récits fantastiques.



Yves E. Arnau, lui, revient à la charge avec son célèbre Edgar Allan dans *Le fils du Soleil*. Le récit nous fait suivre l'enquêteur, assisté de Ben Saïda, à la recherche de trois redoutables bandits de l'Organisation. Ces escrocs se servent de la science du savant professeur Von Kastein, qu'ils détiennent en otage, pour ramener à la vie un pharaon mort depuis plus de trois mille ans, Thoutmôsis 1^{er}, le fils du Soleil. Mais leur dessein est vil et seule une intervention rapide du détective Edgar Allan et de son jeune assistant pourra éviter la catastrophe.

Bien qu'ici l'intrigue se rapproche davantage de la trame policière, on peut voir en la résurrection de la momie des réminiscences du thème fantastique imaginé par Poe lui-même dans sa nouvelle «Conversation avec une momie». Je dois ajouter, quoique mon but ne soit pas de dresser des comparaisons entre les œuvres, que le roman d'Arnau possède l'avantage sur celui de Marillac de ne pas se prendre au sérieux. L'humour traverse *Le fils du Soleil* du début à la fin, justement parce que l'auteur semble s'amuser lui-même en écrivant que le texte est agréable à lire.

Des vacances fantastiques

J'ai regroupé en une catégorie distincte ce que nous pourrions appeler la série des vacances. Il s'agit de romans dont l'intrigue est située à la campagne où les jeunes héros passent leurs vacances.

Le texte de Jacques Pasquet est un honnête représentant de ce type de romans. *Méli-Mélo* est l'histoire abracadabrante des deux petites-filles de Marjolaine, Célia et Marine, qui croient avoir surpris le voisin, le sorcier Amstramgramatchoum, en train de réciter une formule magique dans le but de se venger de leur moquerie. Cette intrigue est le parfait exemple du récit où le malentendu est à l'origine de l'affolement et de l'imagination déréglée. Même si à la fin tout s'explique et que le texte se range du côté de l'étrange, le doute est maintenu dans l'esprit du lecteur jusqu'au tout dernier chapitre, ce qui rend le roman tout à fait captivant.

Semblable au roman de Pasquet, celui de Marlène Juteau, *Le pouvoir d'Olivier*, n'a cependant pas le même souffle que *Méli-Mélo*. C'est-à-dire que le pouvoir que possède Olivier et Kano est présenté comme inusité, d'accord, mais comme allant finalement tout à fait de soi. Pendant le voyage de ses parents, Olivier, en vacances chez sa grand-mère à la campagne où il fait la connaissance de Kano, est initié aux pratiques occultes. Ce personnage mystérieux fascine Olivier par le don qu'il a de prédire l'avenir grâce à la communication qu'il établit avec l'esprit d'un mort qui lui transmet des informations sur les événements à venir. Par la suite, Olivier découvre qu'il est lui aussi un médium. À l'instar de Kano, il est guidé par l'esprit d'un disparu, celui de son regretté grand-père. En lisant *Le pouvoir d'Olivier*, le lecteur se demandera si un tel pouvoir divinatoire peut s'expliquer par une faculté non développée du cerveau que seuls quelques initiés maîtrisent ou si plutôt des êtres d'une autre dimension, les morts, agissent sur notre intelligence et sont à l'origine de ce pouvoir.



Suzanne Julien, dont nous avons précédemment parlé, a écrit un roman qui s'inscrit dans la plus pure tradition fantastique. On y retrouve un fantôme, un vieux moulin hanté, un pacte avec le diable et surtout une conclusion qui laisse planer un doute sur la nature des phénomènes qui se sont produits. Chantal, héroïne du *Moulin hanté*, passe chez des parents ses vacances à la campagne. Une nuit, intriguée par la récurrence d'un bruit qui l'a réveillée, elle se rend à un vieux moulin abandonné d'où provient l'étrange boum-boum-boum. Elle y rencontre un vieux meunier, Alcide, qui tente de convertir en or de vulgaires cailloux. Quel choc lorsqu'elle découvre plus tard que l'homme avec qui elle a conversé est décédé depuis plus d'un demi-siècle. Sa curiosité étant attisée, elle décide de tirer au clair cette macabre affaire. L'atmosphère fantastique est ici renforcée par la présence des deux amis de Chantal, Luc et Mario. Ces garçons entretiennent dans l'esprit du lecteur le doute essentiel au maintien de la peur. Pendant que Luc s'emballa à l'idée de voir un vrai fantôme, Mario, l'incrédule,

tente d'expliquer rationnellement l'«hallucination» de Chantal. Le débat entre les deux garçons contribue à la confusion du lecteur, qui ne sait plus trop quelle théorie cautionner.

Une sortie scolaire se veut le prétexte du roman de Christiane Chevrette et Danielle Cossette, *Camille et Dominique en péril dans l'isle*. Le décor, un manoir vieux de deux cent soixante ans situé sur l'île d'Orléans. Une foule d'incidents malencontreux y sont provoqués, ce qui a pour effet d'inquiéter au plus haut point les héritiers du somptueux domaine. Les deux jumelles, aidées par leur ami Pascal, tenteront de résoudre ce mystère qui pourrait mener à la ruine les propriétaires du manoir ou même à leur mort... Car qui sait ce qu'ambitionne(nt) le(s) malfaiteur(s)? Qui essaie de les effrayer? Et dans quel but? Les employés du manoir sont-ils pour quelque chose dans cette histoire? Des esprits maléfiques se manifestent-ils dans ce manoir qui rappelle les plus sombres châteaux d'Écosse? Le récit, s'il campe une atmosphère fantastique, est présenté comme un roman policier, avec tout ce que ça implique : recherche d'indices, de motifs, tentatives de piéger les suspects, etc. À nouveau, la trame narrative utilisée est celle du roman d'aventures où les découvertes que font les héros sont tant de rebondissements qui relancent l'action de plus belle. Les auteurs ont eu la bonne idée de joindre à cette enquête une chasse au trésor qui donne l'occasion au jeune lecteur de participer aux recherches en tentant par le fait même de résoudre l'énigme avant les héros du roman. De plus, il est à souligner l'apport éducatif du roman qui, en annexe, donne des précisions historiques sur les lieux, les villages où se déroule l'intrigue.

Notre corpus aurait certes été moins complet sans la présence d'un terrifiant vampire. Denis Côté, avec *La nuit du vampire*, s'est chargé d'éviter la catastrophe. Son roman possède le charme de tenir en haleine le lecteur jusqu'aux toutes dernières lignes. Tout au long du texte, le lecteur se questionne sur l'identité du vampire qui terrorise les personnages du roman. Une fois qu'il



croit avoir identifié le «nosferatu», on lui donne l'impression qu'il a gagné, que tout est terminé, mais attention! l'action rebondit de plus belle et l'enquête est à recommencer. Sous forme d'intrigue policière menée par le jeune Maxime, qui, à partir d'indices – yeux rouges, image non reflétée dans le miroir, grande caisse qui servira de lit, vitrail représentant un crucifix qui éclate, vol de sang d'animaux conservé au labo, disparition du bol de salade à l'ail –, tente de remonter jusqu'au coupable. *La nuit du vampire* présente un groupe de jeunes isolé du monde et à la merci d'un suceur de sang. À l'occasion d'un concert *heavy metal* tenu à l'école, une tempête de neige force musiciens et jeunes spectateurs à passer la nuit entre les murs de l'institution scolaire. Hourra!... jusqu'à ce qu'une foule d'incidents déplaisants viennent semer la panique parmi les otages de la tempête.

Les romans de la série «vacances» ont en commun le fait qu'ils soient nourris par la curiosité du héros. Sans leur avidité d'aller au fond des choses, même les plus horribles, l'histoire serait vide de sens. Invariablement, un phénomène inexplicable se produit, attire l'attention du héros qui n'aura l'esprit tranquille que lorsqu'il aura résolu le mystère. Si la curiosité est l'élément qui cause tous les problèmes du héros, c'est également elle qui l'aidera à résoudre les mystères. La curiosité est motrice du déclenchement des aventures qui feront du héros, constamment vainqueur de l'adversité, un personnage grandi par les dures épreuves qu'il aura traversées. Les romans fantastiques de notre corpus ne sont finalement pas très éloignés des contes de fées. Leurs trames narratives respectives ont effectivement de nombreux points en commun.

Il est à noter également que l'action se déroule toujours loin de la familiarité du domicile du héros : à la campagne chez des parents où il est en vacances (Julien, Juteau, Pasquet), en voyage de classe (Chevette et Cossette) ou encore à l'école pendant une activité parascolaire (Côté).

Le cycle de Sernine

Si, avec les romans que nous venons d'examiner, nous avons frayé avec le fantastique à un degré plus ou moins intense, nous allons nous y caler profondément avec le cycle de romans de Daniel Sernine. Fresque quasi zolienne, le cycle Neubourg-Granverger survole trois cents ans d'histoire et pénètre dans l'intimité de quatre familles de Nouvelle-France ou du Canada (selon les époques où se déroule l'action) et peut-être bientôt du Québec. Car le cycle est censé être prolongé jusqu'à nos jours, d'après les propos de l'auteur.

Le cycle tourne principalement autour de la rivalité entre les Davard et, tour à tour, les Bertin, les Vignal et les Michay. *Le trésor du «Scorpion»*, roman inaugural du cycle, s'il néglige l'aspect fantastique – comparative-ment aux romans subséquents – joue en



revanche l'important rôle de dresser la table pour la suite du cycle qui se référera constamment aux événements survenus lors de cette histoire.

Ce premier roman nous présente les deux premières générations de la lignée des Davard. Le père et le fils légueront chacun à leur façon un héritage à leurs descendants, héritage qui aura une influence fondamentale sur les autres récits du cycle. Le père, qu'on nommera l'ancêtre, pratique la sorcellerie. D'une cruauté sanguinaire, ce sorcier s'adonne à des sacrifices humains qui terrorisent la région. Si une épée magique lui fait trouver la mort dès la fin du premier roman, son âme maléfique semble toutefois hanter le cycle entier. Son goût ou son don pour la sorcellerie survivra à travers plusieurs de ses descendants qui vénéreront la mémoire de l'ancêtre en poursuivant son œuvre maligne entreprise aux débuts de la colonisation.

Le fils du sorcier arrive en Nouvelle-France à bord du «Scorpion», navire rempli de richesses pillées çà et là sur les mers. C'est donc riche à craquer que le corsaire se retire pour mener une vie paisible où son père s'était établi. Il construira un manoir, Maledome, la demeure du Mal, en mémoire du sorcier et léguera à ses enfants une fortune incommensurable – du moins voudra-t-il la léguer (lire *Le Cercle violet*).

C'est sur la quête d'une épée magique qu'est fondée l'intrigue du second roman, *L'épée Arhpal*. L'arme qui a décapité le sorcier dans *Le trésor du «Scorpion»* est effectivement convoitée par le petit-fils de ce dernier, car, s'il la possédait, la menace de subir le même sort que l'ancêtre serait éliminée. L'épée Arhpal est en effet la seule arme terrestre capable de contrer les forces du Mal. Nous assistons dans ce roman à un déploiement de pouvoirs maléfiques. Luc-Alexandre, qui veut poursuivre l'œuvre du grand-père, entreprend de voler

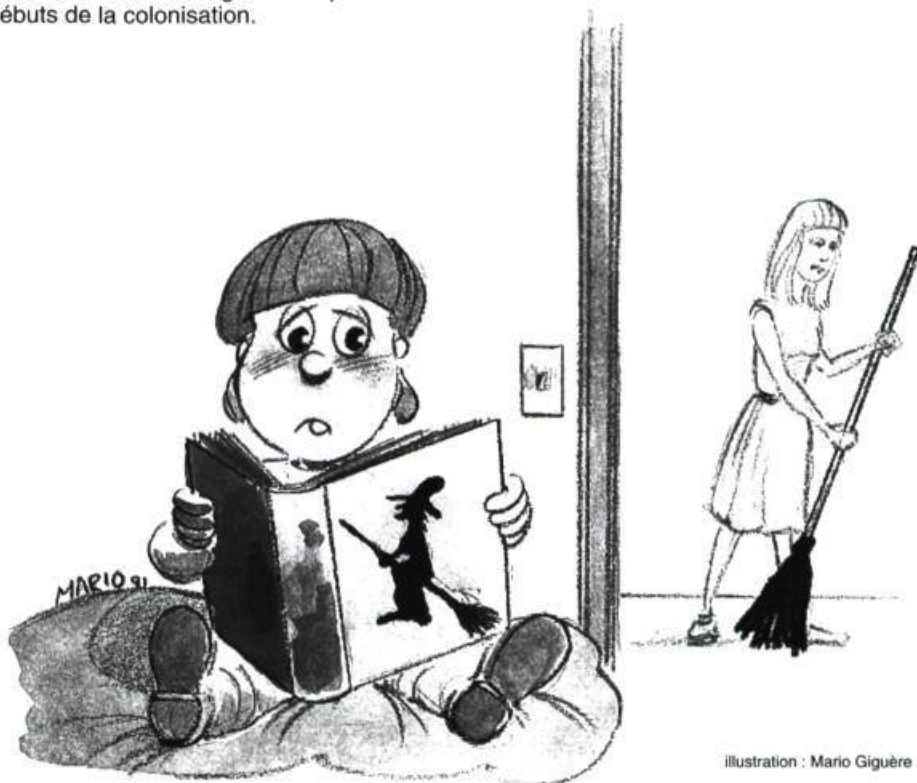


illustration : Mario Giguère

la précieuse épée, ce qu'il réussira à l'aide d'un mystérieux allié, un grand-duc, espèce de hibou géant qui cause aux adversaires de Davard, Didier Bertin et son ami Guillaume, des problèmes majeurs. Par chance, les deux garçons peuvent compter sur l'aide du frère de Luc-Alexandre, Paul Davard, qui tient à empêcher le sang de couler à nouveau.

Peu après avoir récupéré l'épée et après l'avoir mise en lieu sûr, Didier Bertin découvre, en se réfugiant dans la forêt, une cité cachée, Tirnewidd, vieille de plusieurs siècles. *La cité inconnue* joue sur deux fronts, celui de la vengeance de Luc-Alexandre Davard, furieux de s'être fait ravir l'épée qui maintenant pèse sur lui comme une menace tranchante, et celui de la découverte d'une cité légendaire.

S'il a négligé le sexe féminin lors des trois premiers romans, l'auteur se rachète en donnant les commandes de l'action à des jeunes filles pour les deux suivants, Martine Vignal, dans *Les envoûtements* et sa nièce

Avec *La nef dans les nuages*, l'auteur laisse de côté l'aspect fantastique et terrifiant pour se consacrer davantage à l'aventure et même à l'espionnage. Toutefois, la mort occupe ici encore une place prépondérante. On suit les personnages dans une course folle à travers les catacombes de la ville. Le lecteur pourra se questionner sur le caractère indispensable de l'œuvre dans le cycle fantastique, car, mis à part le retour de Martine Vignal et ses prémonitions, ainsi que celles de sa nièce Anne, ce roman n'apporte pas beaucoup au reste du cycle.

De qualité inégale, les nouvelles composant le recueil *Quatre destins* ramènent le lecteur dans l'univers familier des Bertin, des Vignal, des Michay et des Davard. Par exemple, dans «Le bourreau de Granverger», nous retrouvons une histoire de fantômes revenant pour venger leur châtement injustifié exécuté par le frère d'Anne Vignal. Ce court texte, s'il contient une savoureuse teneur anecdotique, est néanmoins malheureusement prévisible et le lecteur avisé, aussi jeune soit-il, saura anticiper le «punch» longtemps à l'avance. Par ailleurs, il sera convié à retourner dans la cité inconnue, Tirnewidd, «redécouverte» par un descendant de Didier Bertin, Philippe. «Les ruines de Tirnewidd» est une brillante histoire où le lecteur sera à même de constater les fâcheuses conséquences qu'entraîne la profanation des tombes. Quant à la nouvelle «La fresque aux trois démons», elle est décidément la plus réussie du recueil. On y voit un descendant des Davard, fasciné par les arts picturaux, surtout par la représentation des démons. Saura-t-il être assez prudent pour ne pas franchir certaines limites? L'interdit peut être tentant, mais encore bien plus dangereux. L'attrait que présente le fruit défendu est également le point central de la nouvelle «Le coffret», dont le thème, s'il est usé à la moëlle, semble avoir tenté l'auteur au point d'y consacrer une énergie qu'il aurait avantage à conserver pour écrire des œuvres aussi brillantes que *Le Cercle violet* ou encore *Le Cercle de Khaleb*.



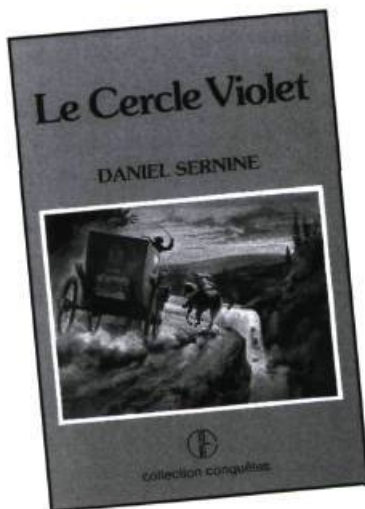
Cycle à l'intérieur du cycle, ces deux œuvres sont, si le lecteur n'entend lire qu'un ou deux livres de Sernine dans sa vie, celles qu'il doit illico se mettre sous l'œil. Dans *Le Cercle violet*, Pierre Michay a constamment derrière la tête la menace du mauvais sort jeté par Luc-Alexandre Davard. Celui-ci a juré que chaque membre de la famille Michay, jusqu'au dernier, périrait d'une mort violente. La raison de cette haine légendaire tire ses origines de l'héritage fabuleux du corsaire Davard, qui, voyant sa famille se déchirer en chicane, a inscrit dans son testament que l'héritage serait donné seulement le jour où les deux branches familiales, les Davard et les Michay, seraient réconciliées. Roman fantastique dans la plus pure acception du terme, *Le Cercle violet* voit les événements surnaturels qui le composent s'expliquer le plus souvent de manière rationnelle, par un complot, un déguisement, un malentendu, une méprise, mais, à la fin, on se rend compte que l'explication, aussi plausible soit-elle, demeure insatisfaisante et ne tient pas compte de certains éléments, ce qui fait que le lecteur, déboussolé, ne sait plus sur quel pied danser. Le suspense, maintenu de main de maître par l'auteur, contribue à faire de ce roman une œuvre majeure dans la littérature fantastique québécoise.

Suite directe au *Cercle violet*, *Le Cercle de Khaleb* laisse de côté la bataille séculaire entre Davard et Michay, résolue lors du dernier roman, et s'intéresse à la recherche d'un mystérieux objet doté de pouvoirs aussi magiques qu'utiles pour celui qui en a la possession. Autre chasse au trésor souterraine, l'intrigue du *Cercle de Khaleb* captivera le lecteur jusqu'au dernier chapitre, le laissant se questionner sur la possibilité de communiquer avec les morts.

Daniel Sernine pare ses romans d'un arrière-plan historique fort bienvenu dans le registre de la littérature fantastique. Cet apport donne de la vraisemblance à des phénomènes qui peuvent paraître parfois complètement débranchés de la réalité du quotidien. Se déroulant dans un univers mi-réel, mi-imaginaire, les histoires que nous raconte Sernine gagnent en crédibilité lorsqu'on sent que tel événement historique est survenu à l'époque où tel sorcier faisait



Anne, dans *La nef dans les nuages*. Le premier roman reprend le thème de la sorcellerie en faisant intervenir la sœur de Luc-Alexandre Davard, Palmyre. Celle-ci est chargée par le fantôme de son frère d'anéantir la famille Michay et le vieux Didier Bertin (qui avait causé à Luc-Alexandre tant d'ennuis dans les intrigues précédentes). Ici, le vaudou terrasse les proches de Martine qui, malgré ses dons de clairvoyance, ne peut faire quoi que ce soit pour contrer les plans de la démoniaque sorcière. Son seul recours est de dénoncer ses pratiques, qu'elle voit en prémonition, et de souhaiter qu'on s'empare d'elle. *Les envoûtements* se terminent sur une note spectaculaire, celle de la vieille sorcière qui brûle vivante, devant une bande de villageois déchaînés.





des siennes. Que ce soit la guerre des Canadiens contre les Américains, les événements qui ont secoué l'Europe de l'Est au début du siècle, ou encore la lutte contre la conscription lors de la Seconde Guerre mondiale, le lecteur en vient presque à se demander si des événements invraisemblables tels que l'avènement d'Abaldurth, incarnation du Mal, dans les caves de Male-dome, ne se sont pas réellement produits.

De plus, il est à noter l'attrance de l'auteur par le monde géologique. La plupart des récits voient l'action principale se dérouler dans des cavernes secrètes. Qu'ils soient le refuge du mal, la cachette d'un trésor, le passage secret menant à un lieu mystérieux, comme le caveau d'un tombeau, ou encore de sinistres catacombes, les lieux souterrains exercent sur le héros une intense emprise. Les personnages des romans de Sernine se laissent facilement charmer par les mystères que renferme le sous-sol. Eux aussi, comme ceux des romans fantastiques «de vacances», résistent bien mal au péché capital de la curiosité. L'attraction qu'ils éprouvent pour le centre de la terre confirme l'hypothèse de Michel Lord et Donald McKenzie (dossier *Lurelu*, printemps-été 1983) voulant que l'imaginaire des récits fantastiques (et de SF) québécois pour la jeunesse soit centripète. C'est du moins le cas pour les romans de Daniel Sernine.



Du grand fantastique

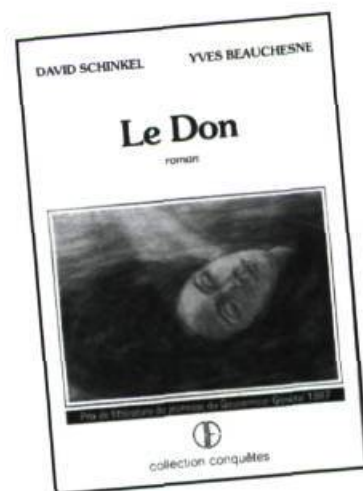
Les trois romans sur lesquels nous allons maintenant nous pencher sont sans contredit de grandes œuvres. Pas nécessairement du point de vue de l'écriture ou du style, mais à tout le moins de celui de l'invention.

Le premier roman est d'Yves E. Arnau, qui nous avait donné *Le fils du soleil*. Laurence rappelle les plus percutants textes d'Edgar Allan Poe. Ne se cachant pas de pasticher «les maîtres du siècle dernier», Yves E. Arnau a donné au Québec sa Ligeia. Elle se nomme Laurence. Comme dans les classiques, Arnau commence son roman en nous présentant son narrateur comme un homme malade aux prises avec des phénomènes pour le moins étranges. Cette précision sur l'état de santé du narrateur est très importante pour l'effet qu'aura le récit sur le lecteur. Ce dernier pourra se demander si les événements rapportés comme étant surnaturels ne sont en vérité qu'une méprise, une exagération d'un narrateur qui a du mal à cerner avec justesse la réalité et à dissocier celle-ci de l'imaginaire délirant. Toutefois, le souci qu'a le narrateur de rapporter chaque événement dans ses moindres détails et surtout sa volonté de voir le côté rationnel des phénomènes démontrent que l'auteur ne cherche pas à berner l'éventuel lecteur de son récit, mais ne tente que de voir plus clair dans cette histoire à faire claquer des dents. L'intensité du récit progresse graduellement jusqu'à son apogée terrifiante. Véritable chef-d'œuvre de l'horreur, Laurence doit probablement sa réussite au fait que le narrateur répète sans cesse qu'il n'a jamais cru à l'existence des phénomènes surnaturels. Pour Francis, héros-narrateur, ces phénomènes «n'étaient attribuables qu'au seul instant d'hystérie d'un mysticisme fanatique» (p. 45). Mais au fur et à mesure que l'étau se referme sur sa santé mentale, il en viendra par la force des choses à remettre en question ses croyances... ainsi que les nôtres.

Le recueil de nouvelles fantastiques d'André Lebugle, intitulé *Les portes secrètes du rêve*, contient de belles trouvailles. L'auteur propose au lecteur un voyage entre le réel et le rêve, notamment dans la nouvelle initiale du recueil, où on sent encore l'influence du Poe du «Puits et le pendule». Le thème central des nouvelles de Lebugle est l'art. Certains phénomènes ont effectivement leur germe dans les œuvres littéraires, musicales ou picturales. Mais le rêve englobe tout, invariablement, découvrant son univers parallèle, comme si un autre monde vivait en marge du nôtre. Dans *Les portes du rêve*, les œuvres ont leur vie propre. Elles parlent, bougent, communiquent avec l'homme. Le fantastique de Lebugle se révèle dans la vie de choses, d'objets, d'œuvres, du passé même, qui viennent tour à tour bouleverser le quotidien des personnages. Et, qualité importante, les nouvelles de ce recueil conservent ce

caractère familier et humoristique qui gagne rapidement la faveur du lecteur.

Avec *Le don*, Yves Beauchesne et David Schinkel ont été les seuls – avec André Lebugle : «La mort mystérieuse de Komal Singh», «Les plaines d'Abraham» – à explorer le thème du voyage temporel. Débutant sur une note de politique-fiction entourant l'assassinat du président Kennedy, *Le don* est un roman savamment construit, intelligent et intéressant à analyser du point de vue de la trame narrative. Les nombreux voyages dans le temps offrent aux auteurs la possibilité de faire emprunter à leur texte une foule d'avenues originales. Ce don est un journal que lègue à Joëlle la vieille tante Émilie. Peu ordinaire, il a la particularité de transporter celui qui en a la clé où il veut dans le temps simplement en y inscrivant la date voulue. Au début, Joëlle peut s'amuser avec son journal et profiter pleinement de ses possibilités : elle peut tricher aux examens, organiser son présent en fonction de l'avenir qu'elle a vu et changer ainsi le cours d'événements défavorables. Mais la connaissance de l'avenir peut avoir des conséquences dévastatrices et, ici encore, la curiosité viendra hanter l'héroïne.



Un point en commun : la curiosité

Bien que ne pouvant regrouper sous une étiquette unique les vingt-deux romans composant notre corpus, d'évidentes constantes ressortent de l'étude que nous avons faite. Tout d'abord, peut-être afin de ménager la santé mentale du jeune lecteur, les auteurs ont opté presque à l'unanimité pour la troisième personne du singulier – sauf *Laurence* et *La tête de Line Hotte*. La distance qu'établit le «il» entre l'objet et le lecteur permet à ce dernier de garder son sang-froid plus facilement.

Autre aspect intéressant à souligner, et il confirme à nouveau la juste observation de Michel Lord et de Donald McKenzie, les auteurs fantastiques chérissent tout particulièrement la campagne comme lieu de l'horreur. Non seulement la série des

vacances, mais encore le cycle de Semine ont pour décor les lieux éloignés de la ville, mais sans toutefois tomber dans le pourtant populaire château abandonné situé à quarante kilomètres du plus proche village.

Si on exclut les Semine, les Arnau, les Lebugle et les Beauchesne-Schinkel, les auteurs de notre corpus ne présentent pas des œuvres très menaçantes, très terrifiantes. Ils penchent plutôt du côté du merveilleux, ou s'empressent d'expliquer rationnellement les phénomènes de manière à éliminer tout doute dans l'esprit du jeune lecteur. Cette technique, pourtant contraire au principe de la littérature fantastique, n'en produit pas moins à l'occasion de brillantes œuvres.

Finalement, il est flagrant que, si les auteurs incorporent dans leurs récits des éléments de fantastique, ils croient en même temps que la façon la plus sûre de plaire aux jeunes lecteurs sera de leur offrir une bonne vieille histoire truffée d'aventures, de rebondissements, d'événements surprises. Nous pouvons même remarquer que certains textes sont construits à la manière des romans policiers, alors que le héros – qui est toujours jeune, à l'exception des romans d'Arnau et de Lebugle – tente de remonter jusqu'au coupable (un fantôme, un vampire, un sorcier, des malfaiteurs) à partir d'indices.

Bibliographie

ARNAU, Yves E. *Le Fils du soleil*. Roman pour la jeunesse. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1988, 131 p.

ARNAU, Yves E. *Laurence*. Collection Conquêtes. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1991, 126 p.

BEAUCHESNE, Yves et SCHINKEL, David. *Le Don*. Collection Conquêtes. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1987, 234 p.

CHAMPAGNE, Carole. *Tobi et le gardien du lac*. Collection Pour lire avec toi. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1987, 234 p.

CHEVRETTE, Christiane et COSSETTE, Danielle. *Camille et Dominique en péril dans l'isle*. Collection Les Quatre Vents. Montréal, Fides, 1989, 94 p.

CÔTÉ, Denis. *La Nuit du vampire*. Collection Roman Jeunesse. Montréal, Éditions La Courte Échelle, 1990, 93 p.

DUBÉ, Jasmine. *La Tête de Line Hotte*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1988, 128 p.

GRAVEL, François. *Corneilles*. Collection Boréal Junior. Montréal, Éditions du Boréal, 1989, 121 p.

JULIEN, Suzanne. *Les Mémoires d'une sorcière*. Montréal, Éditions Héritage, 1988, 123 p.

JULIEN, Suzanne. *Le Moulin hanté*. Collection Papillon. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1990, 85 p.

JUTEAU, Marjolaine. *Le Pouvoir d'Olivier*. Collection Papillon. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1990, 116 p.

LEBUGLE, André. *Les Portes secrètes du rêve*. Collection Les Mille Îles. Montréal, Éditions Fides, 1989, 177 p.

MARILLAC, Alain. *La Nuit des Hougans*. Montréal, Éditions HMH Jeunesse, 1990, 132 p.

PASQUET, Jacques. *Méli-Mélo*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1986, 121 p.

SERNINE, Daniel. *Le Cercle de Khaleb*. Collection Échos. Saint-Lambert, Héritage, 1991, 363 p.

Idem. *Le Cercle violet*. Collection Conquêtes. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1984, 231 p.

Idem. *La Cité inconnue*. Collection Jeunesse-Pop. Montréal, Éditions Paulines, 1982, 160 p.

Idem. *Les Envoûtements*. Collection Jeunesse-Pop. Montréal, Éditions Paulines, 1985, 109 p.

Idem. *L'Épée Arhagal*. Collection Jeunesse-Pop. Montréal, Éditions Paulines, 1981, 175 p.

Idem. *La Nef dans les nuages*. Collection Jeunesse-Pop. Montréal, Éditions Paulines, 1989, 153 p.

Idem. *Quatre destins*. Collection Jeunesse-Pop. Montréal, Éditions Paulines, 1990, 105 p.

Idem. *Le Trésor du «Scorpion»*. Collection Jeunesse-Pop. Montréal, Éditions Paulines, 1980, 155 p.

L'INSOLITE AU RENDEZ-VOUS...

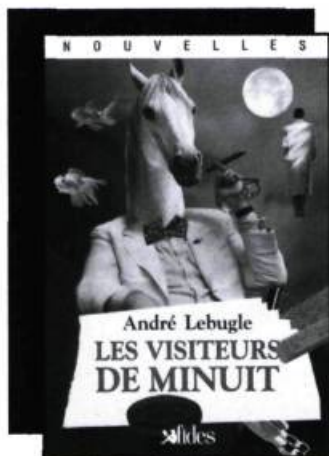


LE SIGNE DE L'ÉTOILE

Clermont Picher

Un soir d'hiver, la vie paisible de Simon-Auguste se trouve complètement transformée par un phénomène étrange dans le ciel ... C'est entre le passé et l'avenir qu'il s'acharnera à déchiffrer l'énigme du *signe de l'étoile*.

Vol. de 280 pages, 9,95\$



LES VISITEURS DE MINUIT

André Lebugle

Six récits qui entraînent le jeune lecteur dans un univers où le mystère côtoie le merveilleux. «Lebugle est un véritable conteur [...] Il sait en quelques lignes décrire un personnage ou une situation» (Gilbert Plaisance, *Lurelu*)

Vol. de 228 pages, 12,95\$

fides éditions

En vente
dans les librairies